

À quoi sert l'histoire de la philosophie ?

**Entretien avec Pierre-François Moreau
à propos de la nouvelle édition Spinoza**

Pascal SÉVÉRAC, Ariel SUHAMY

Le tome I de la nouvelle édition intégrale des œuvres de Spinoza, contenant les deux ouvrages de jeunesse, le *Court Traité* et le *Traité de la réforme de l'entendement*, est paru cette année aux Presses Universitaires de France. Deux autres volumes sont déjà parus précédemment : le *Traité théologico-politique* et le *Traité politique*. Pierre-François Moreau, qui dirige cette édition qui fait d'ores et déjà référence, en expose les principes fondamentaux et explique pourquoi il importe de disposer des meilleurs outils pour comprendre cette philosophie et son actualité. C'est l'occasion de mettre en lumière ce que l'histoire de la philosophie apporte à la philosophie.

La vie des idées : Quels sont les principes de cette nouvelle édition critique ?

Pierre-François Moreau : il s'agit de tenir compte dans cette nouvelle édition de l'ensemble du travail scientifique qui a été fait sur l'œuvre de Spinoza depuis les grandes éditions précédentes qui remontent à près d'un siècle : celle de Van Vloten à la fin du XIXe et celle de Gebhardt dans les années 1920. Depuis, beaucoup d'eau ou plutôt d'encre a coulé sous les ponts. On a d'une part lu autrement un certain nombre de ses ouvrages, et d'autre part la réflexion philologique a évolué d'une façon telle qu'on ne peut plus lire ses textes comme on les lisait dans ce temps-là. En particulier, nous comprenons mieux le latin de Spinoza, qui parle le latin du XVIIe siècle. Or, il règne dans les éditions critiques du début du XXe siècle une normativité du latin cicéronien : le latin de Spinoza est corrigé en fonction de ce latin classique. L'histoire du latin s'étend sur des

siècles et continue à vivre en tant que langue philosophique à l'âge classique, à l'époque de Descartes et Spinoza. Ces auteurs utilisent des références lexicales et syntaxiques beaucoup plus larges que les nôtres : ils trouvent normal d'écrire comme Tacite ou Suétone, et non pas seulement comme Cicéron ou César, et ils rendent ce latin vivant parce qu'ils créent de nouveaux termes pour expliquer ce qu'ils ont à dire en métaphysique, en droit, en politique. Essayer de le réduire artificiellement à une norme scolaire sous prétexte de le corriger, cela nous empêche de le lire réellement. La première chose à faire est donc de sauter par dessus un certain nombre d'innovations du XIXe siècle et de revenir aux éditions antérieures. À beaucoup d'égards, notre édition est plus proche des premières éditions que des suivantes, paradoxalement.

Il y a eu deux révolutions dans la lecture spinoziste à partir des années 1960, la révolution philologique (Akkerman, Steenbakkers aux Pays-Bas, Mignini, Proietti en Italie, etc.), et la révolution philosophique qui s'est mise à prendre au sérieux la pensée de Spinoza dans ce qu'elle a de systématique. Un certain nombre de choses qui paraissaient simplement bizarres quand on voulait lire Spinoza comme un cartésien ou comme un néo-platonicien, conduisaient à transformer son texte pour qu'il se conforme à l'idée qu'on se faisait de ce qu'il aurait dû dire, alors que depuis les grands travaux d'Alexandre Matheron, de Sylvain Zac, de Martial Gueroult, et de quelques autres, nous sommes habitués à penser que s'il dit quelque chose qui ne ressemble pas à du Descartes, ce n'est pas forcément une faute, quelque chose qu'il faut essayer d'interpréter autrement, mais que c'est une conséquence de sa pensée, et qu'il faut la prendre au sérieux en tant que telle, dans ce qu'elle peut avoir de massif, d'étonnant, voire de rebutant, parce que lire un auteur c'est cela aussi, l'accepter dans son originalité et sa spécificité.

La vie des idées : Ces grandes interprétations ont renouvelé la lecture même du texte et inspiré cette nouvelle édition. Mais alors, est-il possible de distinguer dans une telle édition l'aspect philologique de l'interprétation ? Peut-on vraiment rester en deçà de l'interprétation ?

Pierre-François Moreau : Oui, c'est relativement possible. Nous avons comme principe de séparer les deux, en particulier nous tenons à ce que les notes soient essentiellement

historico-critiques. Il y a l'établissement du texte, puis l'annotation qui vise deux buts : d'une part fournir au lecteur de quoi lire les infra-textes de Spinoza. Spinoza a appris le latin très tard, il l'a appris comme on l'apprenait au XVIIe siècle, en lisant les auteurs classiques. Sa maîtrise du latin est à la fois forte – il arrive à dire ce qu'il veut dire – et compliquée : il a tendance à s'appuyer sur des phrases et des formules toutes faites. Il y a sous son texte toute une culture latine qui lui sert à s'exprimer. Nous qui ne baignons pas dans ce latin-là, nous avons besoin de savoir quelle est la phrase de Térence ou de Tacite qui apparaît sous son texte ; non qu'il veuille dire la même chose, mais il est intéressant de voir comment il modifie la phrase pour exprimer sa pensée, qui arrive à se glisser dans la phrase qu'il emprunte à un auteur. C'est le premier but des notes : fournir cette littérature latine dont se sert Spinoza. Le second, c'est de comparer à d'autres passages qui parlent d'un même thème ; fournir aussi les références aux autres auteurs, en laissant le soin au lecteur d'interpréter les différences. Enfin il y a toutes les allusions historiques et bibliques qu'il n'est pas inutile d'expliquer de nos jours. Tout cela fournit du matériel, ce n'est pas interprétatif. La part de l'interprétation, je dirais qu'elle est négative. Elle consiste à dire : attention, telle phrase qui vous paraît bizarre et qu'en bon cartésien ou lecteur de Thomas d'Aquin vous voudriez modifier, il existe une lecture de Spinoza qui nous apprend que cette phrase peut tenir telle quelle. Ce n'est pas la peine de torturer la phrase pour la faire ressembler à tel auteur antérieur ou contemporain.

Le partage entre philologie et interprétation se fait entre ces deux lignes de démarcation : d'une part séparer matériel et interprétation, et d'autre part usage négatif de l'interprétation, pour dire que le texte de Spinoza offre plus de possibilités que ce qu'ont pu croire les précédents éditeurs.

La vie des idées : Qu'en est-il maintenant des principes de la traduction ?

Pierre-François Moreau : Ils sont très simples. On part du principe que Spinoza, comme tout philosophe, s'exprime dans un lexique relativement stable. Cela ne veut pas dire que tous les textes spinoziens sont de la même intensité lexicale. Il y a deux pôles : un pôle systématique avec une série de termes qui renvoient à un champ sémantique dans lequel est prise une expression de sa pensée. *Substantia, imperium, libertas*, etc. ont

une signification forte, qui n'est peut-être pas constante, mais qui varie dans des limites conceptuelles. À côté de cela, il y a la langue ordinaire. Ce serait trop simple, bien entendu, si l'on pouvait diviser le texte en ces deux catégories : il y a toute une série de degrés. Le rôle du traducteur est de jouer sur ces degrés et d'arriver à rendre au maximum une équivalence. C'est pourquoi le vieil axiome selon lequel le traducteur est un traître est parfaitement faux. C'est là une vision spiritualiste de la traduction. En réalité on peut très bien traduire sans trahir. Le degré de fidélité du traducteur renvoie à son degré de réflexion sur la conceptualité du texte. Celle-ci ne consiste certainement pas à rendre un mot latin par un mot français, car le mot latin peut correspondre à plusieurs mots, par exemple, le mot *imperium* renvoie à deux champs sémantiques classiques : le champ militaire (le commandement), et un domaine juridico-politique. Il est parfaitement légitime d'utiliser deux termes. Ensuite à l'intérieur d'un même champ sémantique, ce serait une erreur de le traduire par un très grand nombre de mots différents ; mais d'un autre côté ce serait une erreur de le traduire toujours par le même terme, ce qui reviendrait à tordre la langue d'arrivée. Il faut alors choisir un petit nombre de termes et les indiquer au lecteur. Par exemple, *imperium* au sens juridico-politique peut être traduit par « État » et « souveraineté ». Et ensuite il faudra éviter de traduire par un même mot français plusieurs mots latins. Sinon le lecteur risque de reconstruire une cohérence fautive en s'appuyant sur une permanence lexicale qui n'existe pas dans le texte latin. À cela s'ajoute la nécessité de constituer un glossaire qui permet d'exposer les choix que le traducteur a faits. Donner au lecteur les clefs et les conditions de sa lecture, c'est lui donner les possibilités d'une lecture scientifique.

La vie des idées : Dans le *Traité théologico-politique*, Spinoza expose des règles d'interprétation de l'Écriture sainte. Peut-on s'en servir pour établir une édition spinoziste de Spinoza, ou est-ce sans rapport, d'abord parce qu'il ne s'agit pas d'interpréter et ensuite parce que les textes de Spinoza ne sont pas du même ordre ?

Pierre-François Moreau : La question est compliquée. Spinoza ne donne pas de règles d'édition. Certes on peut lire dans ses règles d'interprétation quelque chose comme des règles d'édition. À ce niveau-là, la règle qu'il donne : ne pas intervenir dans le texte, ne pas substituer nos imaginations au texte, c'est évidemment ce que nous tenons dans notre propre édition. De même, les règles de commentaire historique qu'il donne pour la

Bible sont valables pour tout type de livre. La différence est que le statut de la Bible n'est pas celui d'un texte comme le *Traité théologico-politique*. Le point de départ est que la Bible a des auteurs différents, nous ne pouvons donc pas présupposer qu'ils disent la même chose d'un bout à l'autre. Au contraire, les textes de Spinoza sont du même auteur, et nous devons supposer que chacun de ces textes a une cohérence interne. Il y a donc des règles de systématisme qu'on ne peut pas appliquer à la Bible, mais seulement à la lecture de *l'Éthique* ou du *Traité théologico-politique*. Maintenant, on pourrait transposer la question de l'hétérogénéité à la biographie intellectuelle et se demander s'il n'y a pas entre les différents ouvrages de Spinoza une évolution, et donc une différence qui correspondrait – à une échelle très limitée – à celle des auteurs de la Bible. D'autre part il y a une différence essentielle : aux yeux de Spinoza la Bible est un ouvrage d'imagination ; ce n'est pas le cas de ses propres écrits.

La vie des idées : Quel rapport y a-t-il entre ce travail d'histoire de la philosophie qui se fonde sur l'établissement des textes et l'actualité du spinozisme aujourd'hui en neurobiologie, en sciences sociales, en politique ? Des penseurs comme Étienne Balibar, Toni Negri, Frédéric Lordon utilisent couramment la référence spinoziste. Y a-t-il une communauté entre ces deux activités ?

Pierre-François Moreau : Je disais tout à l'heure qu'il y avait eu deux révolutions dans la lecture spinoziste, philologique et philosophique. On assiste depuis dix ans à une troisième révolution qui est liée aux deux premières : le fait de relire les textes, de se rendre compte qu'il y a une force productive dans la pensée de Spinoza, cela amène à lire Spinoza en dehors de Spinoza, à se dire que si sa méthode fonctionne, si elle fonctionne sa façon d'aborder les objets théoriques que sont l'État, les passions, l'Écriture sainte, cela peut aussi marcher pour comprendre ce que c'est que la connaissance, la psychologie, une entreprise, le capital, la société de nos jours etc. De sorte que les chercheurs en sciences sociales ou cognitives s'intéressent effectivement à Spinoza non plus pour le commenter mais aussi pour avoir ce qu'ils pensent être une démarche spinoziste en sociologie, en économie ou ailleurs. Cette troisième révolution me paraît tout à fait cohérente avec les deux précédentes.

Pourquoi maintenant Spinoza sert-il de référence aux sciences humaines ? Même quand elles se proclamaient non philosophiques, elles avaient une philosophie implicite, qui était souvent une philosophie de la causalité simple, de type cartésien, ou encore une philosophie expressiviste, où chaque niveau du social reflète un autre niveau du social, c'est-à-dire de type leibnizien. Les sciences sociales ont très longtemps fonctionné ainsi, sur des modèles analogues. Et puis on s'est rendu compte que ça ne marchait pas et que le modèle spinoziste pouvait non seulement expliquer certains phénomènes, mais aussi, d'abord, tout simplement *les faire apparaître*. Des choses qui étaient invisibles à partir d'un certain discours devenaient visibles et donc réclamaient une explication. L'intérêt de la démarche spinoziste, c'est non seulement d'expliquer ce qu'on connaît déjà, mais aussi de nous donner à voir ce qu'il faut expliquer, avant même d'expliquer. Cela fait comprendre le renouveau du spinozisme en dehors de l'histoire de la philosophie et des cercles proprement philosophiques.

Ce qui serait intéressant c'est de savoir si les premiers écrits auront un tel effet. Aujourd'hui ces renouveaux se fondent sur l'*Éthique* (l'illusion, la critique de la finalité, etc.) et les traités politiques. Or, le *Traité de la réforme de l'entendement* réfléchit non pas tant sur la méthode que sur la fiction, sur la manière de s'en délivrer ou de l'utiliser pour produire des idées justes. Il serait intéressant de savoir si les sciences humaines font le même usage de la fiction. Spinoza se pose la question en ce qui concerne les sciences de la nature : on pourrait exporter ces questions dans les sciences humaines. Dans le *Court Traité*, on trouve une première réflexion sur l'ontologie de la puissance, qui ne se présente pas encore sous forme géométrique, ce serait intéressant de voir si elle peut engendrer une réflexion sur les formes de puissance à l'œuvre dans le psychisme, dans l'inconscient, dans la société, dans les relations de pouvoir etc. Ce que j'espère, c'est que cette édition qui permet de lire ces textes sous une forme renouvelée, entraîne une nouvelle révolution, par son exportation dans des domaines scientifiques qui sont à la recherche de nouveaux modèles.

La vie des idées : On a aujourd'hui tendance à opposer une histoire de la philosophie qui s'occuperait essentiellement d'exégèse, à une pratique philosophique (notamment la philosophie dite analytique) qui s'occuperait « vraiment » de philosophie. Comment les

deux s'articulent-ils ? Faire de l'histoire de la philosophie, est-ce encore faire de la philosophie ?

Pierre-François Moreau : la frontière n'est pas si étanche, d'abord, parce qu'on voit une certaine philosophie analytique se pencher sur l'histoire de la philosophie, et les discussions peuvent être instructives. Mais on peut se demander en effet à quoi sert l'histoire de la philosophie et s'il ne vaudrait pas mieux faire de l'économie ou de l'informatique... Je pense qu'il faut faire de l'histoire de la philosophie. Il me semble qu'on a au moins deux raisons de l'enseigner et de la pratiquer. D'abord, pour savoir ce que nous sommes, d'où nous sortons, quelle est notre identité. On parle beaucoup aujourd'hui d'identité. Mais une identité est produite par l'histoire, en particulier, dans l'histoire européenne qui est la nôtre par ce qui s'est passé entre la Renaissance et la Révolution française, c'est là que s'est mis en place une nouvelle façon de regarder le monde, une nouvelle explication du monde physique, une nouvelle façon de regarder le citoyen et l'État, sur laquelle nous vivons encore. C'est là aussi que s'est fondée notre conception de la religion comme institution privée, relativement séparée de l'État. Tout ce qui s'effectue à l'âge classique, nous vivons encore dessus, que nous le sachions ou non. D'autre part la philosophie de cette époque est faite à partir de la réflexion sur ce qui se passe dans les sciences, et dans les autres secteurs théoriques. La philosophie n'est jamais qu'un des domaines de l'histoire des idées, qui entretient des rapports spécifiques avec les autres domaines, qui les remanie, leur emprunte des concepts, etc. Faire de l'histoire de la philosophie, c'est faire, directement ou indirectement, l'histoire de tout cela. Faire de la philosophie, c'est donc faire de l'histoire de la philosophie. Simplement on le sait ou on ne le sait pas. Je pense qu'il vaut mieux le savoir.

Propos recueillis par Pascal **Sévérac** et Ariel **Suhamy**

Publié dans laviedesidees.fr, le 25 juin 2009

© laviedesidees.fr